

MON AIEULE

PRINCESSE SCHAHOVSKOY STRECHNEFF



MON AÏEULE



φ31-9100

LIBRAIRIE H. OUDIN

PARIS

10, RUE DE MÉZIÈRES, 10



POITIERS

4, RUE DE L'ÉPERON,

1898

MON AÏEULE

I

Elle n'était pas jolie précisément, mais d'une séduction irrésistible, cette femme d'un autre siècle que le milieu du nôtre vit mourir presque centenaire. Fine, élancée, blanche et rose avec des traits délicats — un portrait de Lampi la représente dans tout l'éclat de sa jeunesse ; mais le prestigieux peintre de Catherine II n'a pu qu'indiquer sous la poudre son charme le plus vainqueur : elle avait une chevelure merveilleuse, d'un blond incomparable tombant jusqu'à ses pieds en une nappe épaisse, soyeuse et ondulée. Posée sur le sommet de la tête, cette couronné

de cheveux d'or était d'un poids si lourd qu'elle lui causait des migraines.

Elle entra dans la vie en conquérante et en déesse. Devant elle son père, puissamment riche, était prosterné en une adoration perpétuelle ; seule elle lui était restée d'une famille de neuf enfants dont la mort successive lui avait aussi coûté la perte d'une femme bien-aimée : la mère avait survécu à son inconsolable douleur, mais la force de vivre s'était éteinte en elle, et malgré les supplications et le désespoir de son mari, elle s'était retirée dans un couvent comme dans une tombe anticipée, laissant au foyer qu'elle fuyait, à la place des images anéanties du passé, un portrait en religieuse signé de son nom nouveau : Piora. Personne de sa famille ne la revit jamais. Sur toutes ces ruines et ces désolations s'élevait la petite figure impérieuse et vivace d'Élisabeth, la dernière héritière d'un nom illustre. Tout ce qui dépendait de son père, *namestnik* (vice-roi) à Kieff, — hauts fonctionnaires, aides de camp, serviteurs innombrables, — était à genoux

devant la fragile idole qu'il tremblait de voir disparaître, emportée comme ses frères par un mal mystérieux. Les fantaisies les plus folles passaient par la tête de l'enfant gâtée, enivrée de caresses et de flatteries. Un jour, elle voulut, âgée de huit ans, présider un banquet officiel ; une autre fois, elle forçait son père à faire sortir le carrosse doré d'apparat avec son escorte de heiduques, pour promener sa poupée à travers la ville. Elle racontait elle-même, à ce propos, dans son âge mûr, qu'elle n'avait pas été dupe de toute la diplomatie employée pour la décider à être de cette promenade et à sauver, du moins en partie, le ridicule de la situation.

— Je voulais que tous les honneurs lui fussent rendus, car c'était ma poupée, disait-elle.

Cet orgueil précoce, cette ténacité de volonté extraordinaire devaient se développer toujours davantage dans le milieu où elle grandissait ; les essais d'éducation à l'euro péenne, qui avaient été tentés à plusieurs reprises, ne purent aboutir, et une gouvernante, venue de